

Zeitschrift:	La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire
Herausgeber:	Comité central de la Croix-Rouge
Band:	21/22 (1913)
Heft:	7
 Artikel:	Une mission suisse en Bulgarie
Autor:	Pettarel
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-555842

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire	
Page	Page
Une mission suisse en Bulgarie	73
Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie	77
Nouvelles de l'activité des sociétés : Genève, rapport annuel de la Société des samari-	
tains ; Neuchâtel, section de l'Alliance des gardes-malades ; Bienné, <i>Der Samariter —</i> <i>Le Samaritain</i>	84

Une mission suisse en Bulgarie

La mission suisse en Bulgarie, organisée par le Prof. Sauerbruch, de Zurich, sous les auspices et avec l'appui financier de la Croix-Rouge suisse, a travaillé en partie à Demotica, au sud d'Andrinople, en partie à l'est de cette ville, à Kirkilissé.

Notre expédition nous avait donc amenés au cœur de la Turquie d'Europe, dans ce pays plein de mystère à distance, extrêmement intéressant à visiter en tous eas.

Demotica, que nous avons atteint après une pénible randonnée en automobile à travers la neige, est une curieuse petite ville d'une douzaine de mille habitants. Elle est construite en amphithéâtre sur les flancs d'une colline que surmontent des fortifications du IV^e siècle assez bien conservées.

Cette petite ville peuplée de Turcs, de Grecs et de Juifs a un cachet ture très marqué; les rues sont étroites et cahoteuses, les costumes étranges et disparate, les mosquées nombreuses.

On avait mis à notre disposition le bâtiment du tribunal ture aménagé en hôpital par les autorités bulgares. C'était un vaste bâtiment au milieu d'une cour, peint en jaune et bleu, d'une architecture vaguement italienne. Dans les vastes salles d'audiences, dans les petites chambres lambrisées, où les Turcs venaient soumettre leurs différends au juge, on avait installé des lits. Installation très sommaire du reste : des chevalets, des planches, des paillasses, des draps et couvertures et voilà tout. Les blessés eux-mêmes étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile, d'une paire de chaussons et d'un tricot de laine blanche. Tous recevaient également des babouches et une robe de chambre. J'ai toujours admiré la richesse des approvisionnements en linge pour les blessés. Jamais rien n'a manqué et l'on était à ce point de vue certainement plus large que dans certains de nos hôpitaux de Suisse.

Le service des hôpitaux était assuré, en dehors des médecins, par des sœurs

de la Croix-Rouge bulgare, très bien stylées, et par des samaritaines volontaires. Ces dernières avaient en général beaucoup de bonne volonté à défaut d'autres qualités professionnelles. J'ai l'impression que nous serions mieux pourvus en Suisse grâce aux nombreux cours de samaritaines.

Nos blessés venaient de Tchataldjia, Gallipoli et Andrinople. C'étaient en général des paysans courageux et patients.

La rareté des blessures du ventre dans ces hôpitaux d'étapes résulte de la règle qu'a posée la chirurgie à leur égard: avant tout pas de long transport. Je remarquerai ici que dans la seconde ligne de secours on fut très conservateur dans le traitement des blessures abdominales, à cause des conditions peu favorables à une intervention chirurgicale grave.

Une autre chose à noter est la prédominance des blessures du côté gauche,



En route vers Demotica. — Notre automobile en panne dans la neige

Leur grande sobriété rendait les narcoses très faciles.

Ils adoraient le tabac, et une cigarette donnée par ci par là suffisait pour leur faire oublier leurs souffrances. Notre hôpital fonctionnait comme hôpital d'étapes. Les blessures les plus fréquentes à cet échelon de la ligne d'évacuation étaient des blessures des extrémités, en première ligne des bras, ensuite des jambes. Venait ensuite les blessures du thorax, de la tête; en dernière ligne seulement les lésions abdominales.

tant pour le bras que pour la jambe. Ce phénomène résulte du fait que le côté gauche du corps est toujours plus exposé dans les tranchées pendant le tir que le côté droit. — La plupart de nos blessés, après avoir été pansés sur la ligne de feu au moyen de la cartouche individuelle — par un camarade, un officier de la troupe ou un soldat sanitaire, — avaient reçu dans la deuxième ligne de secours un second pansement. Et tout de même le pansement était souvent relâché et déplacé à l'arrivée.

La longueur et la lenteur des transports en arrière — effectués pendant cette guerre en bonne partie par chars à bœufs — rend l'introduction du pansement adhésif (mastisol ou leukoplaste) tout à fait désirable. L'insuffisance de ces pansements joue certainement un rôle important dans l'infection des blessures.

Et pourtant le nombre des plaies infectées ne fut pas énorme, puisqu'il n'atteignit que le 30 %. Le terrain, dans le-

avec un confrère suisse. Séparés complètement de nos compatriotes, nous avons vécu alors dans un milieu tout à fait bulgare. Nous avons ainsi mieux appris à apprécier le caractère de nos hôtes et fait plus ample connaissance avec leurs coutumes.... et leur nourriture nationales.

C'est à Kirkilissé que j'ai vu le modèle de l'hôpital de campagne. Il avait été installé par une mission russe qui avait fait la campagne de Mandchourie et en



Le tribunal turc à Demotica où nous avons installé notre hôpital. Un des chars à buffles qui nous ont amené nos nombreux bagages

quel le blessé a été atteint, est également un des facteurs principaux à considérer dans l'infection. C'est pour cette raison que les soldats tombés sur le sol marécageux de Tchataldja arrivaient plus souvent avec des plaies infectées que ceux des troupes assiégeant Andrinople.

* * *

Au bout de quelques semaines et pour mieux utiliser ses forces, notre mission se divisa, et c'est donc à Kirkilissé que j'ai passé la seconde partie de mon séjour,

avait remporté des expériences précieuses. La salle d'opérations avec armoires portatives pour les instruments et un excellent éclairage à l'alcool, la pharmacie, la chambre pour la stérilisation de l'eau, les cuisines, et jusqu'aux installations de W.C., tout était pratique et conforme aux exigences de l'hygiène.

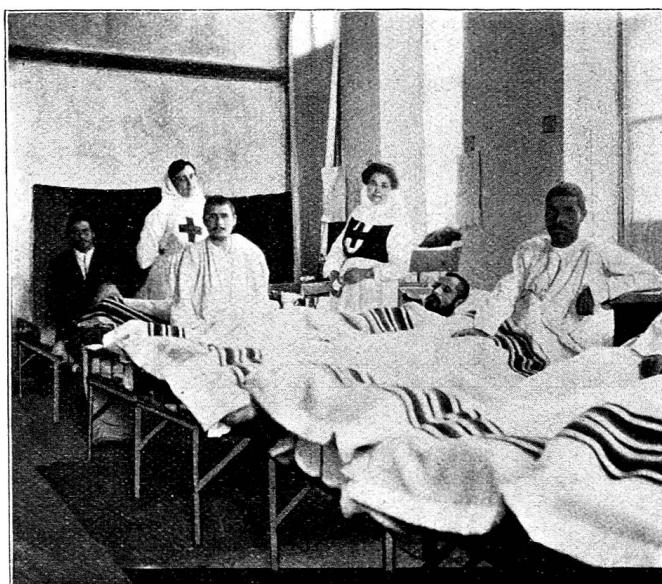
La prise d'Andrinople, si impatiemment attendue par les Bulgares, causa à Kirkilissé un enthousiasme énorme. Elle y amena aussi beaucoup de blessés, ce dont

nous eûmes la cruauté de ne pas nous plaindre. Pendant quelque temps, la besogne ne manqua pas. Puis vint le second armistice et nous pûmes songer au retour au pays.

La proximité d'Andrinople me faisait désirer très fort de visiter cette ville désormais célèbre et dont la résistance fait penser à celle de Belfort en 1870.

L'amabilité de l'Inspecteur de la Croix-Rouge bulgare, le Dr Watef, me permit de

la ville. Elle s'étale autour de la colline sur laquelle est bâtie la mosquée du Sultan Sélim. Au premier plan un double pont de pierre en dos d'âne, étroit, aux arches ogivales, jeté sur la Maritza et la Tundja, qui roulent côte à côte et dans une parfaite harmonie leurs ondes paresseuses. Dans le fond, la silhouette imposante de la grande mosquée flanquée de ses quatre élégants minarets; hauts de 60 m, ils sont ornés de trois rangées



Une salle de notre hôpital à Kirkilissé, avec deux sœurs de la Croix-Rouge bulgare

réaliser mon désir. Cette visite valait bien qu'on ne s'arrêtât pas à l'idée du choléra qui faisait encore beaucoup de victimes parmi la population et les troupes.

Pendant tout mon séjour en Bulgarie j'ai tenu mon journal de voyage et je vous transcris pour terminer quelques notes prises à Andrinople:

De la station de Karagasch, on entre en ville par une vaste chaussée de 3 km., bien pavée et bordée de grands arbres. Des deux côtés de la route de vastes campagnes où les Turcs ont abattu la plupart des arbres. Bientôt j'ai devant moi

de galeries finement découpées. Dans la ville, l'animation est grande. On ne dirait pas qu'il y a quinze jours encore on y vivait les horreurs d'un long siège. Et n'étaient-ce une centaine de maisons incendiées ou éventrées, on ne penserait pas au bombardement.

A côté de la rue principale, une masse de ruelles étroites où l'on trébuche presque à chaque pas et où grouille une foule étrange et bigarrée. Presque chaque maison abrite une boutique. De temps à autre passe une patrouille à cheval. Dans les petits cafés, des Turcs au visage

indifférent, accroupis sur des nattes, dégustent leur café en fumant de nombreuses cigarettes.

J'ai pu voir les forts du front Est, et c'est bien là le clou de ma visite. Après une chevauchée d'une demi-heure, nous arrivons à travers les casemates sur la crête où étaient enterrées les grosses pièces de position. Un certain nombre d'entre elles ont été déjà transportées à Tchataldja, les autres se profilent encore contre le ciel gris. Elles semblent assez mal protégées par un manteau de sacs de gravier.

Tout à l'entour et dans les tranchées, le sol est littéralement labouré par les schrapnells et les obus. Le tir de l'artillerie bulgare semble avoir été d'une précision parfaite. Les tranchées remplies de douilles et de chargeurs turcs témoignent de l'énergie de la défense. Sur le versant de la colline, les tranchées d'infanterie. A une cinquantaine de mètres de là, la fameuse zone des fils de fer barbelés qui se déroule comme un long ruban blanc devant toute la position. D'une profondeur de 5 à 6 m, elle représente un fouillis menaçant. De distance en distance, les passages taillés par les Bulgares sous le feu de l'ennemi au prix de sacrifices qui ont dû être immenses

à en juger par la multitude des petites croix blanches ou noires qui marquent la marche en avant et sur lesquelles une ligne au crayon indique le nom des soldats qui ont péri là. Dans le lointain une ligne blanche: ce sont les positions de l'artillerie de campagne bulgare.

Le spectacle de ces vastes étendues où tant de braves gens dorment de leur dernier sommeil n'est pas sans émouvoir.

Mais le soir tombe et nous tourne de nouveau vers la ville. Nous suivons ces pistes qui virent il y a quelques jours à peine la déroute des Turcs. Bientôt la silhouette de la ville nous apparaît. Avec sa grande mosquée, dans la brume du soir c'est comme un effet de mirage. Le coup d'œil est inoubliable.

Quitter Andrinople ne fut pas aussi facile que d'y entrer. Les hautes eaux avaient endommagé le pont de bois qui a remplacé en partie sur l'Arda le pont détruit par les Turcs avant la reddition de la ville.

Les trains ne quittaient plus Andrinople et c'est dans un fourgon d'un train militaire arrivé de l'autre côté du fleuve que j'ai regagné quelques jours plus tard la capitale de la Bulgarie tout heureux du reste de trouver ce moyen d'y rentrer.

D^r Pettarel.



Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie

L'article qu'on va lire a été écrit par un samaritain de la section de Neuchâtel.

Poursuivant ses études dans la Suisse romande, M. W. Bonto a quitté la Suisse peu après le début de la guerre des Balkans, désirant se rendre utile dans les hôpitaux bulgares.

La langue maternelle de l'auteur n'est pas le français — on s'en apercevra facilement — mais nous n'avons point modifié son style original, persuadés que nos lecteurs en apprécieront la

savoir quelque peu exotique. — Après six mois passés à Sofia, notre samaritain neuchâtelois est rentré sain et sauf au pays.

Note de la Rédaction.

Pourquoi en somme suis-je parti, moi qui n'ai aucun sang balkanique dans les veines? Parce que je n'aurais pas pu rester tranquille à la maison.